

## **Anton Tchekhov-1890** **Vie de famille**

Claire Valde

---

Numéro 299, novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80355ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Valde, C. (2015). Compte rendu de [Anton Tchekhov-1890 : vie de famille]. *Séquences : la revue de cinéma*, (299), 13–13.

# Anton Tchekhov – 1890

## Vie de famille

Décédé peu après la sortie française de cet **Anton Tchekhov – 1890**, René Féret sera resté jusqu'à la toute fin un cinéaste farouchement fidèle à ce qu'on pourrait appeler une idée familiale du cinéma, devant et derrière la caméra. Familiale dans sa forme : Féret travaille littéralement en famille, la réelle (épouse et enfants) comme la cinématographique (acteurs et artisans). Mais aussi familiale dans son contenu : auteur de nombreuses œuvres autobiographiques, à commencer par son film-phare, **La Communion solennelle** (1977), Féret aime aussi raconter les histoires de famille des autres, comme **Nannerl, la sœur de Mozart** (2010) ou **Madame Solario** (2012). Il applique à nouveau cette vision toute personnelle et intime du cinéma pour raconter son Tchekhov.

CLAIRE VALADE

Dans le cas d'une biographie filmée, alors que le spectateur espère un regard neuf mais aussi éclairant sur un personnage connu, une telle vision peut toutefois se révéler une arme à deux tranchants. Entre les mains de René Féret, on peut considérer qu'il est tout à l'honneur du cinéaste de vouloir aborder un personnage de la trempe d'Anton Tchekhov d'abord, et avant tout, sous le prisme de l'homme ordinaire – et de l'homme de famille, qui plus est. Le hic est que Tchekhov n'est pas un homme ordinaire et que Féret s'évertue à le dire, à le répéter et à le démontrer sans répit, de la scène d'ouverture jusqu'au carton final. C'est ce déséquilibre entre la forme et le fond qui agace en fin de compte, alors que l'on s'était d'abord laissé glisser facilement dans cet univers historique attirant, à la mise en scène raffinée et aux dialogues un brin théâtraux et étudiés.



Une forme au plus près de l'écrivain

D'un côté, donc, la forme : intime, personnelle, feutrée, au plus près de l'écrivain et de sa famille, lesquels sont filmés en lumière naturelle, en plans très simples, au service du récit et, surtout,

des comédiens. C'est l'aspect le plus réussi et le plus satisfaisant du film. Ainsi, Féret nous convie à partager le quotidien de cet homme exceptionnel et de ses proches, reflétant les trois parties de son récit dans la facture visuelle du film. Chez le Tchekhov d'avant la consécration, tout est exigü, y compris les cadrages (serrés, aux limites de l'étouffement), les décors (principalement intérieurs, beiges, sombres) et la lumière (en ombres et en noirceur), parfaites métaphores de l'étrécissement de la sobre demeure de Tchekhov. En deuxième partie, alors que l'écrivain a reçu le prix Pouchkine et qu'il est courtisé de tous côtés, les cadrages s'ouvrent, la composition s'élargit, les décors se complexifient et la lumière délaisse les zones d'ombres pour retrouver l'extérieur et l'éclat du soleil. Quant à la troisième partie, sur l'île de Sakhaline, elle entremêle les deux approches puisque Tchekhov y trouve à la fois enfermement (des prisonniers) et ouverture sur le monde (confirmation de sa renommée jusqu'en Sibérie).

C'est l'autre côté du film, soit le fond, qui pose problème : Féret souligne le génie de Tchekhov avec tant d'insistance qu'il en devient l'unique moteur narratif, jusqu'à en assommer le spectateur. Il ne se trouve pas un personnage à douter de ce génie et encore moins à jalouser celui-ci. La famille entière de Tchekhov l'admire et dépend de lui. Le milieu littéraire complet l'adule et les femmes tombent à ses pieds, même s'il rejette systématiquement toute possibilité d'amour autre que charnel – et encore : c'est bien surtout parce que la superbe Lika insiste diablement ! Si toute cette attention et ces responsabilités familiales écrasantes pèsent à Tchekhov, cela semble surtout rester en surface, tout comme son humilité qui finit par faire grincer même si elle ne verse jamais tout à fait dans la fausseté et l'arrogance.

Si l'enveloppe est fort belle, il reste donc que ce portrait de Tchekhov, génie véritable, apparaît un peu trop lisse, comme si le maître du désenchantement et de l'ennui existentiel à la russe n'était finalement jamais aussi fascinant qu'on aurait voulu nous le laisser croire.

★★

■ **Origine :** France – **Année :** 2015 – **Durée :** 1 h 36 – **Réal. :** René Féret – **Scén. :** René Féret – **Images :** Lucas Bernard – **Mont. :** Fabienne Féret – **Mus. :** Marie-Jeanne Séréro – **Son. :** Emmanuelle Villard, Nicolas Paturle – **Dir. art. :** Véronica Fruhbrot – **Cost. :** Carole Gérard – **Int. :** Nicolas Giraud (Anton Tchekhov), Lolita Chammah (Macha), Robinson Stévenin (Kolia), Jenna Thiam (Lika), Jacques Bonnaffé (Souvorine), Brontis Jodorowsky (Alexandre), Marie Féret (Anna), Philippe Nahon (Grigorovitch), Frédéric Pierrot (Léon Tolstoï) – **Prod. :** René Féret, Fabienne Féret – **Dist. / Contact :** FunFilm.